

Homo natura

Valérie Cabanes

Homo natura

En harmonie avec le vivant

En guise de préface
Edgar Morin

Dans le vif
BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017.
ISSN : 2427-6650
ISBN : 978-2-283-03019-6

SOMMAIRE

En guise de préface	9
Introduction	11
I. Retrouver notre rôle de gardien	19
II. Reconnaître la violence de notre civilisation	51
III. Revendiquer des modes de gouvernance écosystémiques	75
Conclusion	105
Bibliographie	113

EN GUISE DE PRÉFACE

Avec l'autorisation bienveillante d'Edgar Morin, et parce que les idées exprimées dans ce livre entrent en résonance avec celles que défend le grand philosophe, nous proposons les quelques lignes ci-après¹ en guise de préface.

ENSEIGNER L'IDENTITÉ TERRIENNE

Il nous faut enseigner, non plus à opposer l'universel aux patries, mais à lier concentriquement nos patries, familiales, régionales, nationales, européennes, et à les intégrer dans l'univers concret de la patrie terrienne. Il ne faut plus opposer un futur radieux à un passé de servitudes et de superstitions. Toutes les cultures ont leurs vertus, leurs expériences, leurs sagesses, en même temps que leurs carences et leurs ignorances. C'est en se ressourçant dans son passé qu'un groupe humain trouve l'énergie pour affronter

1. Ces lignes sont extraites de l'ouvrage *Les Sept Savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Seuil, 2000.

son présent et préparer son futur. La recherche d'un avenir meilleur doit être complémentaire et non plus antagoniste avec les ressourcements dans le passé. Tout être humain, toute collectivité doit irriguer sa vie par une circulation incessante entre son passé où il ressource son identité en se rattachant à ses ascendants, son présent où il affirme ses besoins et un futur où il projette ses aspirations et ses efforts.

Dans ce sens, les États peuvent jouer un rôle décisif, mais à condition qu'ils acceptent, dans leur propre intérêt, d'abandonner leur souveraineté absolue sur tous les grands problèmes d'utilité commune et surtout les problèmes de vie ou de mort qui dépassent leur compétence isolée. De toute façon, l'ère de fécondité des États-nations dotés d'un pouvoir absolu est révolue, ce qui signifie qu'il faut non pas les désintégrer, mais les respecter en les intégrant dans des ensembles et en leur faisant respecter l'ensemble dont ils font partie.

EDGAR MORIN
Sociologue et philosophe

INTRODUCTION

Les révolutions industrielles du XIX^e et du XX^e siècle ont fait basculer la Terre d'une ère géologique très confortable, l'holocène, vers une nouvelle ère façonnée par l'activité humaine, l'anthropocène. Durant 11 500 ans, nous avons prospéré en tant qu'espèce grâce à des conditions climatiques favorables et à des milieux de vie fertiles et foisonnants de biodiversité. Mais l'industrie sous toutes ses formes – extractive, agroalimentaire, manufacturière, chimique, aéronautique, nucléaire, numérique, biotechnologique – s'est dernièrement imposée sur les milieux naturels en occupant l'espace et en perturbant tous les équilibres physico-chimiques et écologiques de l'écosystème terrestre. Pour assurer la production des biens matériels, tous les secteurs industriels sont de grands consommateurs de ressources naturelles ; ils nécessitent une incommensurable quantité d'énergie qui impacte les sols, les forêts, la biodiversité végétale et animale, l'atmosphère terrestre, l'eau douce et l'Océan¹.

1. Lire du même auteur, *Un nouveau Droit pour la Terre. Pour en finir avec l'écocide*, Seuil, 2016.

L'anthropocène est le fruit d'un nouvel âge, celui du capital¹, d'un nouveau type de civilisation dont la logique de profit guide chaque pas. En conséquence, le climat s'est emballé, la biodiversité s'est effondrée, la pollution est devenue omniprésente et les conditions mêmes de la vie sur terre, telle que nous la connaissons, commencent à être menacées. Face aux faits scientifiques et à l'état d'alerte dans lequel nous sommes, nous ne pouvons plus rester spectateurs de nous-mêmes.

L'humanité ne pourra survivre isolée du reste du vivant, comme hors-sol. Nous dépendons des fonctions vitales de la Terre. Nous dépendons de son eau, et plus particulièrement du petit 1 % d'eau douce disponible. Nous dépendons de sa mince couche d'atmosphère qui s'élève sur 800 km au-dessus de nos têtes. Nous dépendons de sa fine peau de 30 cm d'épaisseur que l'on nomme le sol. Nous respirons grâce au liquide amniotique du ventre de la Terre qu'est l'Océan. Celui-ci l'occupe à plus de 70 % de sa surface, il produit la majeure partie de l'oxygène que nous respirons et abrite la majorité des formes de vie. Nous sommes protégés des tempêtes et des inondations par le couvert forestier qui non seulement nous nourrit, nous chauffe et nous soigne, mais encore génère et nettoie l'eau douce, source de vie. Nous dépendons aussi de ce couple bleu-vert pour vivre sous un climat tempéré, propice à notre bien-être.

Notre écosystème planétaire s'appuie sur un ensemble d'échanges complexe soumis à des règles

1. Christophe Bonneuil & Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Seuil, 2013.

d'équilibre extrêmement précises et fragiles. Nous sommes une espèce vivante impliquée dans ce réseau d'échanges dont nous devrions maintenir l'équilibre ; or nous agissons comme des éléments hostiles, pas seulement vis-à-vis de notre matrice la Terre, mais aussi entre nous. Nous sommes en guerre contre la vie. Nous scions la branche sur laquelle nous sommes assis et fermons les yeux, avides de distractions, d'accumulation matérielle et de confort, qui nous donnent l'illusion d'exister. Nous choisissons comme fondements de nos sociétés des valeurs et des modes de fonctionnement contraires au principe d'interdépendance propre à la vie, au risque de menacer les éléments naturels qui nous sont essentiels comme l'air et l'eau. Nous créons des lois pour protéger « l'environnement » comme si l'écosystème Terre nous était extérieur, indépendant, comme si la santé de notre planète ne conditionnait pas la nôtre. Nous nous imposons au mieux quelques devoirs à son égard, mais nous ne lui accordons aucun droit. Pourtant, le constat scientifique, qui pointe du doigt les risques d'un déséquilibre majeur, devrait nous interpellé et nous faire prendre conscience que les droits fondamentaux humains ne peuvent être garantis sans que le droit à un environnement sain le soit. Le droit de la nature à maintenir la vie sur terre est un préalable à celui de l'humanité si elle veut perdurer.

La prospérité de l'humanité trouve d'abord son origine dans des conditions climatiques favorables. Il nous faut regarder d'où nous venons pour préserver notre avenir commun. Le déluge, dont parlent un nombre considérable de mythes,

fait référence à ces temps perturbés du passage du pléistocène à l'holocène. La dernière déglaciation se déroula en plusieurs étapes avec, dans chaque hémisphère, des périodes brutales de réchauffement et de refroidissement entraînant des périodes climatiques chaotiques et des variations en yo-yo du niveau marin. À certaines époques, celui-ci accusa une augmentation de 4 à 5 m par siècle, transformant ainsi rapidement la géographie planétaire et les conditions de vie des êtres vivants. La déglaciation fut complète au bout de 10 000 ans et provoqua une élévation finale du niveau de la mer d'environ 130 m et une augmentation de la température globale de 4 °C. Ces quelques degrés redessinèrent la géographie mondiale et offrirent à l'humanité des conditions propices à son développement et à son accroissement presque partout sur terre. Cet équilibre climatique est aujourd'hui bouleversé et, si nous ne stoppons pas toute extraction de combustibles fossiles et toute déforestation, si nous ne nous engageons pas, là, maintenant, dans une transition énergétique massive et une reforestation à grande échelle, nous allons provoquer une nouvelle augmentation de la température globale, qui pourrait atteindre, selon les estimations données en mai 2017 par le National Centers for Environmental Information, 5,8 °C d'ici à la fin du siècle. Il est loin d'être acquis qu'un réchauffement encore plus affirmé que celui de l'holocène nous soit bénéfique à l'échelle globale, d'autant que, contrairement à nos ancêtres, nous ne disposons ni de plusieurs millénaires pour apprendre à vivre autrement et innover, ni de nouveaux espaces

où migrer. À partir de l'an 2000, chaque nouvelle année bat un record de température depuis que la météorologie existe. La température moyenne sur le globe est déjà montée de 1,13 °C par rapport à celle de l'ère préindustrielle. Ce dérèglement engendre de nombreuses catastrophes : sécheresses et famines, augmentation du nombre et de l'intensité des cyclones, migration des espèces. Sur l'île norvégienne du Spitzberg, la température moyenne en 2016 a excédé de 6,5 °C la moyenne enregistrée entre 1961 et 1990. De façon générale, l'Arctique, lui, se réchauffe deux fois plus vite que la planète dans son ensemble, ce qui provoque la fonte du pergélisol et le dégazage de méthane, gaz à effet de serre vingt-trois fois plus puissant que le CO₂, l'ensemble contribuant à l'emballement du climat. Le réchauffement des eaux tropicales est alarmant ; en mars 2016 il a déjà provoqué le blanchiment de 93 % des coraux de la Grande Barrière de corail et la mort de 22 % d'entre eux. La montée du niveau marin a commencé, érodant les côtes ; 10 000 à 20 000 îles, ainsi que des deltas, pourraient disparaître totalement au cours du siècle. De nombreuses grandes villes sont menacées et pourraient être envahies par les eaux, comme New York, Tokyo, Singapour, Amsterdam et même Bordeaux. La circulation océanique permettant le maintien d'un climat tempéré est perturbée, ainsi le Gulf Stream commence à se déplacer, ce qui laisse présager, comme pendant la dernière période de déglaciation, des contre-effets dans certaines régions, par exemple un refroidissement rapide de l'Atlantique nord d'ici à la fin du siècle.

En même temps, le jet-stream, puissant vent de haute altitude, se trouve à l'origine de canicules exceptionnelles, et de plus en plus nombreuses depuis cinquante ans, en lien avec le réchauffement climatique. Il sépare les masses d'air chaud tropicales de celles, froides, de l'Arctique et se nourrit de la différence de température de ces masses d'air. À cause du réchauffement rapide du pôle Nord, le jet-stream est en situation de blocage. Pour l'université de Hawaï qui, depuis 1980, étudie les épisodes de canicule dans le monde, si rien n'est fait pour lutter contre le réchauffement, 74 % de l'humanité sera, d'ici 2100, confrontée à des conditions de chaleur mortelles.

Nous aussi, allons donc être obligés de nous adapter à des conditions nouvelles, mais beaucoup plus rapidement que nos ancêtres. Pourtant, force est de constater qu'aucun instinct de survie collectif ne semble se réveiller avec suffisamment de force pour remettre en question nos modes de vie et de gouvernance. Face à un péril qui nous menace frontalement, ou qui menace nos proches, nous savons réagir de façon immédiate, viscérale. En revanche, nous avons perdu ce sens de l'urgence quand il nous menace collectivement en tant qu'espèce, car notre sentiment d'appartenance à l'humanité a été relégué à l'arrière-plan de celui qui nous lie à une nation, à un pays. Ce qui se passe au-delà de nos frontières – guerres, catastrophes – ne réveille en nous que des atermoiements et nous restons plongés dans un déni troublant, une léthargie, une incapacité à imaginer le changement, celui qui nous fait face, mais aussi celui que nous

devrions entreprendre. Pire, nous alimentons par nos modes de vie les conflits, la prédation de l'homme par l'homme et, bien entendu, la prédation de la nature par l'homme. Serions-nous suicidaires ? Sommes-nous devenus prisonniers d'un nouveau mythe, celui du Surhomme, qui justifierait les colossaux investissements dans les technosciences plutôt que dans la préservation et la restauration d'un écosystème planétaire en déliquescence ?

Selon le sociologue des sciences Bruno Latour¹, nous devrions aller chercher dans les récits cosmologiques les solutions mises en œuvre par nos ancêtres quand ils eurent à affronter de grands cataclysmes. Ainsi, nous pourrions réfléchir aux moyens de survivre à ceux qui nous attendent. Cependant, avant d'aller chercher des solutions pratiques dans les mythes ancestraux, nous pourrions déjà nous inspirer de l'expérience des peuples autochtones encore présents. Ces peuples, parfois appelés peuples « indigènes », « premiers » ou « racines », quand ils réussissent à préserver leur culture sur un territoire occupé de façon immémoriale, interagissent avec le vivant d'une manière qui le préserve, voire le régénère. À travers leur organisation sociale, ils nous démontrent aussi que des valeurs, telles que le partage, la solidarité, la bienveillance, la tolérance, sont nécessaires aux hommes, non seulement pour prendre soin les uns des autres, mais aussi pour respecter l'ensemble des êtres vivants et vivre en harmonie avec eux. Ils privilégient enfin

1. Bruno Latour, *Face à Gaïa*, La Découverte, 2015.

deux niveaux de gouvernance complémentaires : la gestion communautaire et le respect de règles universelles. Ils nous invitent ainsi à remettre en question nos propres modes de gouvernance qui se sont construits autour d'un échelon bien différent, celui de l'État. Or, ce dernier se méfie des aspirations communautaires et freine le développement d'une vision holistique du monde.

CHAPITRE I

RETROUVER NOTRE RÔLE DE GARDIEN

Nous regardons ce qui nous entoure comme un puits infini de ressources dont on pourrait user sans limite aucune et sans considération pour tous les autres êtres vivants qui en dépendent aussi pour exister. Par quelle prétention sommes-nous arrivés à nous extraire du vivant, à nous considérer comme des électrons libres indépendants et autosuffisants sur cette planète où nous sommes nés ? Ne serait-il pas temps, au contraire, de réapprendre ce qu'est notre condition élémentaire, d'accepter de n'être que l'une des progénitures de la matrice terrestre, de renaître à celle-ci ? Notre survie en tant qu'espèce dépendra de notre capacité à concilier nos intérêts propres avec ceux des autres espèces, animales et végétales, sans lesquelles nous ne saurions vivre. Nous ne pouvons nous arrêter au constat des dommages que nous leur avons causés puis poser des pansements sur les erreurs commises. Nous devons prendre nos responsabilités et analyser les racines de notre dérive, comprendre quelles amarres nous aurions dû préserver pour vivre en harmonie avec la nature.

L'Occident a imposé dans la plupart des pays sa vision du monde, ses modes de gouvernance, son système juridique. L'humanité suit aujourd'hui des lois qui ne s'accordent pas avec celles du vivant. La situation environnementale et climatique nous oblige à reconsidérer nos choix afin de trouver de nouveaux termes d'entente avec la nature. Réapprendre à vivre en harmonie avec la nature nécessite d'en réapprendre le langage, pourtant inscrit en nous depuis toujours. Nous sommes la nature, nous sommes des êtres biologiques, nos corps parlent la langue (*logos*) de la vie (*bios*). L'histoire biblique de la tour de Babel, peu après le Déluge, est souvent comprise comme l'illustration d'une humanité trop orgueilleuse, que Dieu punit en lui faisant perdre l'usage d'une langue commune, la langue adamique, séparant ainsi les hommes les uns des autres et provoquant leur dispersion sur terre. Mais cette histoire pourrait révéler un autre enseignement. N'aurions-nous pas perdu notre capacité non seulement à nous entendre mais aussi à comprendre le langage de la vie ? N'est-ce pas parce que nous avons perdu notre capacité à communiquer avec le vivant que nous ne sommes plus en mesure de nous reconnaître mutuellement comme nécessaires et interdépendants ?

Trop souvent, nous cherchons à protéger des parcelles de nature sans prendre en considération son langage systémique, ce qui nous conduit à rédiger des lois pour préserver certaines espèces ou composants sans réfléchir aux moyens de